M. de Nassau Calonne FRC 5811, A

LES ETRENNES DE M. DE CALONNE A LA NATION FRANÇAISE, OU LETTRE contenant un léger détail des bienfaits que M. DE CALONNE a rendus à la France.

Case FRC 15626

Plus on sert des ingrats, plus on s'en fait haïr;
Tout ce qu'on fait pour eux ne fait que les aigrir.

De Londres, le premier Janvier 1788.

J'ÉTOIS bien-loin de prévoir, Peuple ingrat & bisarre, que te sauver du plus dur esclavage, que te servir aux dépens de ma gloire même, que te sacrifier enfin mon état & ma considération, au lieu d'exciter en toi une juste reconnoissance, deviendroit un jour contre moi des titres à ta haine!

THE NEWBERRY LIBRARY

Quoi ! tandis que par des opérations difficiles autant qu'embrouillées ; tandis que, par une marche tortueuse connue de moi seul, je ne craignois pas de mériter l'animadversion & la vengeance du Roi ; tandis que je bravois les fureurs des Grands, les plaintes des Parlemens, les dénonciations des différens Bureaux de l'Assemblée des Notables, devois-je m'attendre que, pour prix de tant de sacrifices, ton audace frénétique & sacrilège vilipendroit ma personne, menaceroit ma vie, & poursuivroit encore ma mémoire jusques dans l'exil où tu m'as forcé d'aller chercher la paix & ma sûreté ?

Si dans le nombre de ceux qui composent les Etats il s'étoit trouvé, non pas un Colbert, un Richelieu, un Mazarin, especes trop rares pour se reproduire souvent, mais seulement quelques personnes imbues des premieres notions de la saine politique, auroient-ils pu se tromper sur les motifs de ma conduite ? J'en appelle à tout homme éclairé ; j'en appelle à l'Europe entiere ; j'en appelle à toi, Peuple léger & inconséquent !.... Mais si tu ne m'as pas compris, comment pourras-tu me juger ? Si tu ne m'as pas compris, comment as-tu osé

te permettre les scènes horribles & scandaleuses dont tu te faisois des fêtes ?... Apprends donc ce que j'ai fait pour toi, & rougis de ton erreur. Apprends que j'ai toujours desiré d'être appellé par le Souverain, pour remplir des fonctions dans lesquelles différens Charlatans, mes prédécesseurs, s'étoient trop montrés les partisans de tes droits, de tes privilèges : j'y trouvai de vastes plans, que la vanité & l'ambition de quelques subalternes avoient enfantés sous le voile du zèle, pour partager à deux cents lieues du Trône l'autorité despotique qu'ils vouloient établir ; choisi pour opérer cette immense métamorphose, je comparai les besoins de l'Etat avec le bouleversement dont il étoit menacé ; & je vis en frémissant, que de vils individus avoient surpris la religion du Souverain, que tes Provinces florissantes, grossièrement assimilées aux Villes du Royaume, que tes Loix antiques & sages, mises en parallele avec celles propofées, étoient enfin immolées à l'espoir d'une Croix de Saint Louis, d'une place de Conseiller d'Etat, & peut-être à moins encore.

Partisan de la constitution anglaise, je ne pouvois, Peuple injuste, devenir ennemi de

ta liberté ; cependant je ne pouvois ouvertement me déclarer le défenseur dans une position aussi critique : pour te sauver au bord même de l'abîme, il falloit frapper de grands coups ; pour te faire sortir de ta cruelle léthargie, & te donner le courage de te soulever contre le despotisme dont tu te crois menacé, il fallait te le faire sentir durement, t'en accabler : je l'ai fait ; & tandis que tu n'aurois dû voir en moi qu'un Pere tendre qui châtie ses enfans pour les rendre heureux, tu m'as regardé comme un tyran qui écrase ses esclaves sous un joug barbare ! Les Parlemens me reprochent d'avoir arraché au Souverain des pouvoirs absolus, dont j'ai abusé publiquement ; d'avoir cherché à les mettre mal dans l'esprit du Roi, &c. &c. &c. Tu ne vois pas, Peuple ingrat, que c'étoit pour faire ton bonheur, que je me faisois des ennemis si puissans ! Armé de cette foudre absolue, n'ai-je pas attiré les Auteurs de ces plans pernicieux ? N'ai-je pas feint de les distinguer, & de leur donner toute ma confiance ? N'ai-je pas écrasé leurs ennemis ? N'ai-je pas mis le Secrétaire d'Etat aux portes du tombeau, pour t'ouvrir les yeux, Peuple trop crédule, pour les tourner & pour les fixer sur l'avenir, pour ébranler ta sécurité, pour aigrir ton esprit & ton ame,

pour ranimer ton ancien courage? N'ai-je pas, par vingt Edits ſucceſſifs, attaqué & anéanti, au nom du Souverain, tes privilèges les plus chers & tes plaiſirs innocens? N'ai-je pas ſoulevé les eſprits de 500,000 mille Négocians, par cette fameuſe empreinte dont tu as refuſé d'honorer tes lettres de change, ou autres effets ayant cours, impôt avantageux pour dix mille Commis *perceveurs* de cette rapine? N'ai-je pas anéanti grand nombre d'Artiſans, Ouvriers & Fabricans, en détruiſant leurs droits & privilèges, tous les Agriculteurs, par l'inſtabilité des Ordonnances, Edits & Déclarations, enfin, la Nation entiere, par la ſuppreſſion des eſpèces d'or, & par tous les moyens qu'humainement j'ai pu employer? En un mot, n'ai-je pas interverti tous les Ordres, tous les Parlemens, toutes les Claſſes? N'ai-je pas outragé Grands & Petits, Nobles & Roturiers, la Soutane & l'Uniforme? N'ai-je pas par-tout répandu la terreur & la déſolation, pour provoquer avant le premier de Mai, le courage que tu as montré, & que ton aveugle fermentation a ſi injuſtement dirigé contre moi? Et, puiſqu'il faut te le dire, n'ai-je pas pouſſé mon zèle à chagriner même les Puiſſances voiſines, pour qu'en cas de beſoin, elles n'en fuſſent que

plus disposées à voler à ton secours ? Et si j'ai retiré quelqu'émolument de mes différentes manœuvres, c'est que j'ai cru qu'en faisant le bien général, je ne devois pas être le seul qui n'y participât point.

Si j'avois voulu, Peuple ingrat, te voir gémir sous la nouveauté d'une législation capricieuse, & sous le glaive arbitraire des suppôts du Souverain ; si j'avois, de bonne foi, voulu coopérer à te forger des chaînes, crois-tu que je m'y serois pris de cette maniere ? J'étois tout puissant, je n'avois qu'à le vouloir, & suivre l'exemple de mes prédécesseurs. Si au lieu de la conduite que j'ai tenue pour te sauver, je t'avois pendant deux ans comblé de quelques faveurs apparentes ; si j'avois ménagé tes préjugés, respecté tes plaisirs, facilité ton commerce, enrichi tes fabriques, encouragé ton agriculture, soutenu tes artisans, protégé tes autels & flatté les Etats, au lieu de leur annoncer leur destruction prochaine, tout auroit été rétabli sur la fin de l'année derniere : ton aveuglement auroit béni l'auteur du bouleversement de tes constitutions ; mais le tems auroit détruit la chimère ; & trop avancé pour revenir sur tes pas contre les engagemens, reçus à bras ouverts, tu aurois éternellement pleuré ton erreur & ta facilité ; & le despotisme,

devenu héréditaire, réparti entre les mains de cinquante petits tyrans, ne t'auroit laiſſé que le douloureux ſouvenir de ton premier état.

Voilà ma confeſſion, Peuple Français! tu vois l'importance du ſervice que je voulois te rendre: tu vois la pureté de mes intentions; ſois donc juſte une fois, & ne me force pas à me repentir d'avoir voulu te ſervir.

Et quelque grand malheur qui m'en puiſſe arriver,
Je conſens à me perdre, afin de te ſauver.

FIN.